

TOUT ÇA C'EST DES HISTOIRES

TOME 1

JEAN LOUP MATHIAS

modestementlibre@mailfence.com

JE VEUX VIVRE ?

- "*Bonjour* !"

Non ! Ne vous fiez pas à ce très sec « Bonjour », je ne suis pas Mourousi. D'ailleurs, je ne sais pas qui je suis. J'existe sans être vraiment. Je ne pense pas ; donc je ne suis pas ; mais je ressens ; c'est déjà quelque chose. Je ne ressemble à rien puisque je ne me vois pas. Je suis dans le noir et mes yeux sont fermés.

Je suis au chaud. Je suis mouillé. Je croyais m'appeler "Fœtus" mais on m'appelle déjà "Bébé".

Depuis combien de temps suis-je ici, dans ce ventre ? Je n'en ai pas la moindre idée. J'y suis peut-être depuis toujours puisque avant moi, rien n'existait. Mais il n'y pas grand-chose ici, et je commence à croire qu'au delà du corps qui m'abrite, il y a un monde étrange ; un monde que j'entends et qui me fait très peur. Les êtres qui l'habitent sont-ils plus forts que moi ? Mon univers tiendra t'il contre un assaut de ceux-là ?

Parfois, je suis tranquille et je ne pense à rien, quand je suis réveillé par des bruits de tonnerre.

L'enfer n'est pas si loin.

Je subis des secousses brutales et des arrêts inopinés.

Mon habitat obéit à je ne sais quelles règles incompréhensibles qui ne respectent ni mon sommeil ni ma félicité. L'autre monde me harcèle sans jamais se montrer.

J'ai même le souvenir d'un jour pas si lointain où dans mes aliments me fut glissé subrepticement quelque poison violent. Il venait de ceux-là. Ceux du monde extérieur. Non pas comme un cheval de Troie qui les mènerait chez moi pour m'envahir et me combattre ; les lâches ne se montrent pas, ils veulent ma mort mais sans me voir.

La douleur m'a torturé. Mon habitat s'est délabré, mais les vomissures infernales n'ont pas pu m'emporter.

Je me suis accroché aux tripes qui se tordaient.

J'y ai mis tout mon cœur, pourtant à peine formé ; et j'ai battu la mort, car surtout je veux vivre... Pour savoir ce que je serai.

Depuis ce jour, je suis anxieux. Je reste sur mes gardes. J'entends clairement des voix quand elles se rapprochent tout près. L'espace dans mon abri se réduit chaque jour. Je comprends maintenant comme étaient vaines mes craintes, personne ne viendra ici, c'est moi qui vais bientôt sortir. J'irai les affronter.

J'ai du mal à profiter encore de ce ventre moelleux qu'autrefois j'adorais. J'y jouais si souvent. J'aimais m'y balancer, mais aujourd'hui, tout n'est qu'angoisse et je suis obsédé par l'idée que ce sera bientôt fini.

Y a-t-il une autre vie après ?

Peut-on vivre dans l'autre monde ?

J'aurais tellement voulu que ça n'arrive jamais, mais si c'est obligé, je veux que cela soit maintenant.

Qu'on en finisse une fois pour toutes !

Je survivrai ou bien, vaincu, je périrai, mais mon angoisse doit disparaître.

Je sais où est l'entrée. J'y plonge à poings fermés et pousse de tout mon corps. J'entends des bruits, j'entends des cris. Malgré mes yeux fermés, la lumière m'éblouit. Je ne sais pas du tout ce que je vais trouver. Mais peu importe. Il est déjà trop tard pour faire machine arrière.

Sans même avoir pu débarquer, je suis tout de suite repéré. Deux grosses mains me saisissent sans me laisser le temps. Ce sont celles d'un géant, et elles vont m'écraser.

Que d'espace ! Que de vent ! Que ce monde là est grand ! Il y a autour de moi tant de forces que jamais, je ne m'étais senti à ce point vulnérable. Je suis à la merci de celui qui me tient. J'ai peur ! Et puis aussi... J'ai mal. On amène mon corps en entier, jusqu'au bout de mes pieds. Je sens le touché d'une femme. Elle fut, je crois, mon habitat. On dit qu'elle est la mère.

Nous sommes dans le même monde, mais ce n'est pas mon monde. C'est un drôle d'univers, qui me paraît immense, qui appartient à d'autres, et que je ne maîtrise pas.

Les bruits que naguère j'entendais d'une manière indistincte sont à présent bien séparés. Il y a les bruits d'ici, les voix autour de moi, les bruits de l'eau qui

coule, ou bien les bruits de pas ; et puis... Il y a plus loin et plus forts à la fois, comme des bruits de fusils ou des bruits de grenades... Et des bruits de panique, et puis des bruits de calme.

Je suis recouvert de tissu, je ne sais pas c'est quoi.

Ce n'est pas doux comme autrefois. Je me sens seul et impuissant. J'ai peur. Je pleure... Pour la première fois.

Un an que “ J'ai vu le jour ” Car c'est ainsi qu'on nomme ce qui m'est arrivé. Je croyais que j'étais grand lorsque j'étais tout seul, mais j'étais minuscule. Maintenant je suis grand... Mais seulement parmi les bébés. Autour de moi, dans cette maison, les meubles sont très durs et les murs sont si froids. Tout est tellement grand et trop peu familier. Tantôt j'ai chaud, tantôt j'ai froid ; mais je m'habitue doucement.

Ça y est ! Ma couche s'est encore remplie.

C'est une chose incroyable qui se produit souvent.

On appelle ça pipi caca.

De temps en temps, la femme qui m'avait porté si longtemps, celle que l'on nomme “ Mère ”, mais qui pour moi s'appelle “ Maman ”, me retire la lourde linge et m'en pose une plus douce.

J'aime mieux ne rien avoir et me sentir à l'air, mais je n'ai pas le choix car c'est obligatoire.

Un homme vit ici. Il se prénomme papa.

Il ne prête à ma présence, pas la moindre attention.

Je ne m'en soucie pas.

Il y a aussi dans cette maison, entre les meubles et les lits, d'autres enfants plus grands. Ce sont mes frères et sœurs. Certains jouent avec moi. Certains m'embêtent parfois, mais je les aime bien, sauf ceux que je n'aime pas. Il ne faut pas l'oublier car il est important, il s'appelle Vaurien, mais c'est un animal. Celui qu'on nomme chien n'est pas du tout comme nous, je veux dire, les humains. Pourtant il me ressemble, il vit à ma hauteur et nous aimons les mêmes choses. Il me lèche quand je le mords. Il me lèche quand je pleure.

Il m'aime lorsque je dors.

Dehors, c'est l'infini. Des maisons par milliers et des gens par millions, bruyants et costumés, de toutes les couleurs qui dansent dans le vent. Le vent chaud. Le vent froid. Qui pousse les gens qui courent lorsqu'ils entendent le bruit des armes tonner aux quatre vents. Je chante aussi parfois mais ça n'intéresse pas.

Aujourd'hui, moi et ceux qui habitent avec moi, allons le long des rues, mais le chien n'est pas là.

Je peux marcher tout seul, pourtant deux de mes frères me tiennent par les mains.

Au port, un bateau nous attend. Il n'attend pas que nous. Il y a la foule aussi. La foule, ce sont les gens. Je ne sais pas qui sont les gens, mais ils sont si

nombreux. Ils s'engouffrent dans le navire comme nous le faisons nous même, chacun bousculant son voisin. La croisière s'amuse... Comme dans les chaises musicales, il n'y aura pas de place pour tous.

Nous sommes sur le pont, serrés comme des amis qui dansent sans musique mais se marchent sur les pieds.

Il y en a tant qui pleurent.

La famille est dispersée. Je ne vois plus grand chose.

Je ne sais pas ce qui se passe. Sans même l'avoir voulu ni l'avoir demandé, je me sens soulevé, et je suis transporté. Des hommes passent par-dessus bord et se jettent à l'eau en criant. C'est une drôle d'idée.

Je me sens moi même entraîné du côté de la balustrade. J'ai très peur de tomber. Je ne sais pas nager. Je pleure encore... Mais une fois la rambarde franchie... On me rattrape, on me maintient, puis on me hisse du bon côté. Je ne sais pas par qui. Je ne sais pas pourquoi. Les spectres qui m'attendaient hurlent de me voir leur échapper ; pourtant, si j'ai vaincu la mort, c'est parce que je veux vivre... Pour savoir ce que je deviendrais.

Le bateau flotte doucement. L'air marin nous fortifie.

Tout le monde est là. Tous... Sauf le chien.

Où allons-nous ? Je ne sais pas. Je crois que nous partons très loin pour ne plus revenir.

Je réalise soudain que ce que je croyais le monde n'en était qu'un en vérité. Nous allons vers un autre ensurmontant les vagues, pour bientôt accoster sur une terre nouvelle. Désormais, je le sais, au-delà de la mer et de son corps mouillé, il y a une autre terre que je ne connais pas mais qui m'attend déjà, prêt à me faire la fête.

Un an entier est passé depuis la traversée de l'étendue immense qu'on appelle Méditerranée. Le soleil du début, présent lors de notre arrivée, a rapidement laissé la place aux nuages et aux pluies. Le long des routes, au cours du temps, le froid s'est installé.

Nomade en pays froid, en pays trop mouillé jusqu'à souhaiter peut-être connaître les flammes de l'enfer, juste pour se réchauffer ou pour sécher le linge...

Et les langes que je consomme de manière abusive.

Que de maisons aux murs tristes ! Que de gens inconnus avons-nous rencontrés ! Des gens rustiques et durs comme l'est l'aventure. La maman entraînant toute sa progéniture dans le sillage de son manteau, tandis que le papa, quelque part s'est perdu

Je marquais mon trajet de mes couches salies, laissées ici et là sur les routes empruntées.

Dans cette grande maison où je suis à présent, la maman m'a laissé pour attendre l'été aujourd'hui revenu. J'ai des frères par dizaines, petits enfants

perdus ; objets d'une veillance que l'on prend bien ou mal de femmes inconnues.

Tout ici se dispute. La place au jeu, la place au pieu, la place de sa nature, la place de son futur.

Elle est grande ma chambre mais ce n'est pas la mienne car nous y sommes nombreux, j'apprendrai à compter pour vous dire combien.

Je joue, un peu accroupis, un peu à genoux, avec un petit jouet, un petit camion rouge, un camion de pompier. Il ne va pas éteindre un feu. Il roule juste pour rouler. Je porte toujours une couche malgré mon âge avancé et la remplit avec délice de mon pipi caca. L'odeur trahit toujours mes plaisirs solitaires, on interrompt mon jeu. Ce n'est pourtant pas si urgent maintenant que c'est fait. Mais on veut me changer ! Mais on veut me laver ! Je n'aime pas la douche, ni l'eau quand elle m'arrose. Ce n'est pas fait pour moi. Je ne veux pas y aller... Ou alors pas tout de suite. Laissez-moi mon camion ! Il n'est pas arrivé.

Un grand garçon d'au moins cinq ans me devance de peu. On l'amène juste devant moi dans la grande salle blanche au carrelage détrempe. Lui non plus ne veut pas. Il n'y a pas que moi. Il résiste très fort. Il n'aime pas le mouillé. Je ris en intérieur. Si un plus grand peut refuser, je refuserai aussi. Je veux m'en aller retrouver mon véhicule abandonné. Le grand est malmené. Ses cris sont agaçants... Surtout pour Elles.

Le voilà balancé. Il tombe à la renverse. Sa tête heurte l'émail brillant qu'une fée du logis avait fait miroiter. Il saigne mais ne crie plus. Il est vite emmené. Je crois qu'il ne vit plus... Mais c'est à mon tour d'y aller.

Tant pis pour mon camion. Ma résistance est altérée par ce que j'ai cru voir. Mon cerveau ne veut pas y croire mais me dit d'aller me doucher.

Je me laisse entraîner. J'accepte la pluie tiède car surtout je veux vivre... Pour savoir qui je serai.

Me voilà nettoyé de mon corps tout entier. Ce n'est pas si terrible lorsque c'est terminé. C'est surtout pour s'y rendre que c'est difficile. Mais puisque c'est fini. Puisque je suis changé. Puisque je suis tout propre, je peux donc m'en aller jouer avec mon camion de pompier. Pendant qu'il roule dessous le lit, je le suis, allongé. Je suis bien et détendu alors bien entendu, je me vide à nouveau de mon pipi caca.

Deux années sont passées depuis qu'en un lieu oublié, un gosse fut abîmé. J'ai quitté l'orphelinat sans le moindre regret pour un appartement où la maman et le papa ont tout aménagé.

Quand ils sont venus me chercher, tout le monde m'a accueilli les bras ouverts et plein de rires, un peu comme un petit chien qu'on viendrait d'acheter.

Plein de guili-guili... Fais le beau ! Donne la patte ! Mais le dressage... Ce n'est pas si facile, et je ne suis pas doué. Je ne suis pas modèle. Je ne sais pas me tenir. Je ne vaudrais pas la peine qu'on m'ait fait revenir. Je n'aime que jouer. Je n'aime que m'amuser. Je fais bien trop de bruit. Je n'aime que courir. Je n'aime que chuter. Mes vêtements se salissent. Mes habits se déchirent. Peut-être ne sont-ils pas solides... Et puis déjà tachés ? Mais le plus embêtant, personne ne comprend pourquoi, mon plaisir est plus fort que tout, alors je laisse un peu partout de mon pipi caca.

L'école est ennuyeuse. A la maternelle, chaque jour, on peut jouer un peu, mais pas tellement beaucoup. Quand il faut dessiner ! Je préfère courir. Et s'il faut façonner ? J'aime mieux faire des projectiles de la pâte à modeler. Les autres chantent en chœur des gentils et jolis refrains. Je chante moi aussi les chansons enfantines, arrosant les visages de mon précieux crachin. Les autres savent bien dire :

" S'il vous plaît ou Merci."

Ma bouche malpolie ne sait pas demander.

Ma langue mal élevée ne sait pas remercier.

Cet endroit quotidien n'a rien de merveilleux.

Être puni, c'est déjà bien, mais il y a encore mieux.

Il y a, après mangé, ce moment impossible qu'on appelle "La sieste." C'est le temps du repos.

Des lits de camps sont alignés et les enfants doivent dormir. Et si on n'a pas sommeil ? Il faut dormir quand même. Je dors déjà la nuit. Cela est bien assez. Il y a si peu de temps pour jouer, s'amuser. Pourquoi faut il passer tant de temps au coucher ?

Tout ça ne veut rien dire ! Ce n'est pas pour les enfants ce lieu calamiteux. Ce sont les papas ou les vieux qui dorment la journée. On s'est trompé de place, L'école ne devrait être que pour les retraités.

Enfin, nous nous levons. Les enfants sont fous de joies. Certains baillent et sommeillent encore, mais moi, je cours déjà.

Après m'être bien dépensé, il n'y a rien de mieux, je crois, que de laisser en délassé s'ouvrir le passage, laisser couler et s'étaler tout le pipi caca.

La journée se termine. Maman vient me chercher, mais les femmes sont colères car ma culotte est lourde et elles n'ont pas le nez bouché.

Elle me ramène, comme d'habitude en criant énervée :

- " Mais tu n'arrêteras donc jamais de nous emmerder ? Si tu aimes tant la merde ! Ben tu vas la bouffer ! "

Ma culotte marron en bâillon m'est posée. L'objet de mes défécations comble ma bouche, obture mon nez. Je ne veux pas étouffer car je veux vraiment vivre... Pour savoir pourquoi je suis né.

J'avale consciencieusement ce repas insolite tandis que l'eau qui coule goutte à goutte de mes yeux essaye de nettoyer au mieux mon visage coloré.

Trois années sont passées depuis le repas odorant des rejets d'un corps grandissant.

Grande, c'est le nom de l'école que je fréquente assidûment depuis l'année dernière.

Elle est un peu primaire mais je le suis aussi.

Pour la remise des prix, il y en eut un pour moi, mais je ne l'ai pas pris, je ne sais pas c'est quoi.

Ils ont dû se tromper ou du moins je l'espère.

Je ne veux pas être premier.

Je suis bien mieux derrière.

Aujourd'hui, l'école est finie. Je rentre chez moi tranquillement en jouant comme toujours à des jeux inventés, des jeux rien que pour moi.

Dans la cité, mes grands copains savent me chahuter. Ils m'appellent ! Je les rejoins dans la cage des lions où je grimpe comme un singe. Nous sautons dans le bac à sable. Nous roulons, nous nous battons comme des héros de guerre ou de capes et d'épées. Ensuite, je rentre à la maison en laissant seul, abandonné, mon cartable oublié. La maman exaspérée m'envoie le rechercher. Mon copain Franck est là, en bas. Il me dit de l'accompagner jusqu'à la boulangerie. Il achète du pain, je vole des bonbons. Nous revenons ensemble.

Il aime les bonbons de ma main et j'aime le croûton de son pain. A mon retour à la maison, cette fois, j'ai mon cartable, mais l'heure est trop tardive, et... Je ne suis pas bon enfant, la vaisselle n'est pas faite. Il faut que je me dépêche de laver les assiettes, les bols, les verres et les couverts ; et puis quand c'est fini... Il reste encore l'évier. Je n'en peux plus, mais heureusement, j'ai enfin terminé. Pourtant, maman n'est pas contente, il y a d'après ses yeux, encore des traces partout.

- « *Ce n'est pas bien lavé. S'il faut recommencer derrière, ça ne vaut pas la peine !* »

- « *C'est vrai ! C'est pas la peine ! J'aurais pas du le faire !* »

Merci pour la tannée, je l'ai bien mérité.

Je ne suis pas bon enfant, car je ne sais pas faire la vaisselle ou le ménage comme il faut bien le faire, comme il faut qu'il soit fait.

- "*Viens donc dans la salle de bain ! Tu es sale comme un pou. Il faut d'abord te laver avant d'aller manger.*"

J'aurais aimé bien sûr, seul me déshabiller, pourtant je la laisse faire ; hélas je sais trop bien ce qui me chauffe le derrière.

Seconde après seconde, j'ai de plus en plus peur.

Son visage est sévère. C'est maintenant qu'on y vient.

Je veux vivre ?

C'est la joue rouge, encore une fois, que juste avant de prendre un bain, dans le lavabo je nettoie mon slip et mon pipi caca.

Je vais donc me coucher sans même avoir mangé. Dans mon lit, mes yeux se ferment et mon esprit s'envole. Je ne veux plus me réveiller.

Je vis depuis tellement longtemps.

Tout serait beaucoup plus facile si...

Je ne voulais plus vivre.

SAINT GUILLY

Il y a très longtemps, dans un petit village au nord du grand Paris, vivait un garçon très violent qui s'appelait « Guilly ». Ce drôle de prénom qui lui valut bien des ennuis avait pour toute explication celle qu'avait donné sa maman à monsieur le curé quand à l'heure de le baptiser, le vieil homme, étonné, lui avait demandé : « *Pourquoi voulez-vous donc prénommer cet enfant : Guilly ?* »

Elle avait répondu avec une grande naïveté que lorsqu'il y a plus de neuf mois, un homme, bon ouvrier, d'une lime chaude et lisse, lui avait frotté la chatouille, il ne cessait de dire :

- « *Je te fais Guilli Guilli* »

Comme ce qu'il lui fit ce jour là n'était autre que ce bébé, elle trouva donc tout naturel de l'appeler « Guilli », et si elle choisit « Y » à la place du « I » pour la terminaison, c'est que cela ne change rien à la prononciation mais à ce prénom un petit air aristocratique.

Le tout petit Guilly attira vite sur lui toutes les chatouilles du monde et cela le rendait nerveux. Aussi sa triste vie fut jalonnée d'épreuves. Il ne se passa pas un an sans que cet enfant né d'un rire ne fasse pleurer autour de lui.

Un jour qu'il n'avait pas deux ans, alors que sa maman, sur une table, le changeait, elle lui fit tant de cajoleries, le cripounant tout et partout en lui soufflant « *Guilli Guilli* » que d'un index malpoli, elle alla jusqu'à gratouiller le palais du petit. Le bébé crut un instant qu'il allait dégomber car il détestait plus que tout que l'on mis dans sa bouche, un doigt qui soit un autre que son propre pouce. Il fit alors une crise de nerfs d'une ampleur dévastatrice. La merdasse de sa couche éclaboussa tout autour d'elle, tandis que la morve du nez, en quittant son logis, fit monter une mayonnaise aux larmes mélangées. Le lino de l'appartement accueillit rapidement le tout qui fit comme une mare d'une consistance bizarre. La maman paniquée, en voulant calmer son enfant, glissa sur le par terre.

La savate fut engloutie mais la bonne femme, peu solidaire, s'en alla tomber en arrière et se brisa le péroné. L'homme qui à ce moment là partageait leur logis chopra Guilly par la cheville, le transporta la tête en bas pour lui faire fendre l'air, et puis le déposa dans son petit parc en bois.

Comme un singe en zoo, l'enfant s'agrippait aux barreaux, et il les serrait si fort de ses tout-petits poings fermés qu'en leur lissant le bois, ils les frissounaillait pour les faire tant rire qu'ils fondirent sous ses doigts. Il put ainsi s'en évader.

Plus tard, lorsque enfin, ils se rendit à l'école maternelle, ses petits camarades encore le chatouillaient sans cesse.

Un jour qu'il n'avait pas cinq ans, David, petit brun turbulent, tout comme voisin de banc scolaire, s'amusant à le tritouiller en fredonnant « Guilli Guilli », le débrailla de ses vêtements pour lui mettre la peau à l'air, et à l'issue d'une crispaille, il le décalotta.

Guilly au zizi trop sensible entra dans une vive colère et devint rouge comme le brasier brûlant d'une sorcière. Mais c'est le nez de David, qui se trouvant ensanglanté fit, à couler comme une fontaine, une mare sur le par terre pour chatouiller la voûte plantaire de ceux qui marchent pieds nus.

Guilly fut grandement grondé car on lui reprocha d'avoir du sang de son voisin salopé le plancher.

Il eut pour sévère punition de le nettoyer entièrement. Grattant les lattes du parquet avec une râpe mal aiguisée, il fit tant rire le bois en le craquetillant qu'il finit par se gondoler. Depuis, à cause de cette histoire, l'école maternelle est fermée.

Passons vite sur l'école primaire où les maîtresses trop câlines regrettèrent amèrement d'avoir eu l'idée peu maligne de lui faire : « Guilli-Guilli »

Lorsqu'il avait huit ans, alors qu'avec d'autres enfants, il se rendit un mercredi au patronage de sa cité, les frères Célestin, trois petits garçons peu sages, bien connus dans le voisinage, l'entraînèrent dans une cave pour lui faire des guillis.

Comme ils étaient bricoleurs, ils voulurent le démonter avec un tournevis. Plantant l'outil dans tous les trous que le corps leur offrait, ils vissaient et dévissaient tout en criant : « *Guilli-Guilli* »

L'enfant fit une telle colère qu'elle fut une vraie crise de nerfs. Il s'empara lui-même de l'objet de torture, puis enfonça le fer dans l'œil d'un Célestin, pour en faire gicler le bleu, qui en tombant sur le par terre, donna au ciment gris, sur une toute petite surface, une couleur ciel d'été, jolie, mais peu appropriée.

Un chat de cave trouva la tâche et la prenant comme un poisson, s'en alla la déposer sur le pas d'une maison.

Depuis ce jour, l'œil dilué, colorant la paille, surveille les chaussures crottées qui frottent ses paupières. Et à force de le fretouiller, cela le fait pleurer de rire au point que toute la maison, de ses larmes est humidifiée.

Alors qu'il n'avait pas douze ans, le jeune enfant « Guilly » fit sa belle communion. Il portait une aube blanche qui, le recouvrant en entier, lui donnait l'air d'un ange. En compagnie de ses copains qui étaient ses co-communiants, il parcourait toute la cité pour faire admirer son vêtement.

Une fillette de son âge à qui il eut déplu que l'ange s'envola sans elle, lui dit timidement :

- « *Viens ! Allons dans le petit bois qu'il y a derrière chez moi et laisse moi regarder ce qu'il y a sous ton aube blanche !* »

Quand ils furent isolés, elle se glissa sous la longue robe pour lui tintiller secrètement les clochettes intimes. Tandis qu'elle sonnait, sonnait... Comme prise d'une folle hystérie, elle riait dans le même temps une sorte de « *Guilli-Guilli* »

A force de se cogner comme des castagnettes, les boules virèrent au bleu, et ce fut si douloureux que le doux communiant fit une crise de nerf.

Il attrapa la gamine par ses longs cheveux blonds, pour la faire tournoyer dans l'air comme une fronde géante. Lorsqu'il la lâcha enfin, elle joua le rôle de la pierre, navigant dans le ciel comme un ange sans ailes. Le vol ne fut pas difficile, mais la tombée au sol fut quelque peu pénible. Elle s'écrasa sur le bitume comme une chiffé molle.

Guilly fut condamné à devoir la sortir de là, car plantée sur la route, elle gênait la circulation.

Puisque avec ses deux mains, il n'y parvenait pas, il prit un lourd rouleau et voulut l'aplatir ; mais à faire des aller-retours, il faisait fressiller la route dans un plaisir si krâçaillant que comme un chat que l'on caresse, elle se mit à ronronner en se dodelinant de bas en haut et en travers jusqu'à se rendre impraticable, sauf pour les skate board.

A l'issue de cet épisode, sa maman en eut assez , aussi elle envoya Guilly dans une sombre institution de l'autre côté de Paris. Là-bas, l'enfant était toujours la risée de ses co-pensionnaires, et à cause de son prénom, on lui faisait sans cesse et partout des guillis.

On l'inscrivit au football car ce jeu n'est pas tendre et il n'y a guère que les arbitres pour être un peu chatouilleux. Sur ce terrain particulier, il se fit remarquer tant il s'y trouvait fort. C'était toujours, en quelque sorte, coupe du monde et tranchées. On disait qu'il avait « La hargne d'un poilu, et le talent d'un Pelé. » Comme il était inarrêtable, tandis que la foule en délire criait « *Guilli ! Guilli !* » Ses adversaires, pour le stopper, lui chatouillaient les mollets.

Chaque fois, il explosait. Chaque fois, il était expulsé jusqu'au jour fatidique où il dut, malgré ses dons, renoncer au ballon.

Petit à petit, il s'éloigna de tous, car même au sein de son groupe, on n'osait même plus l'effleurer.

A une jeune et jolie stagiaire qui une nuit les garda, on avait tant et tant fait de recommandations que lorsqu'en les bordant, elle alla voir tous les garçons pour leur dire bonne nuit, elle oublia soigneusement le plumard de Guilly. Elle craignait que ses douces lèvres posées sur la joue de l'enfant lui chatouillent la pommette et le rende explosif.

Lui, en la voyant ainsi faire la tournée des lits, se trouva enchanté ; hélas, il fut fort dépourvu lorsque la bise fut venue... Car elle l'avait bien évité.

A force d'être isolé, il choisit pour copain un plus petit que lui, et ce garçon d'un autre groupe qu'on appelait « Graine d'ortie » avait beaucoup d'humour mais il était piquant.

Un jour, il entraîna Guilly au sein de son équipe pour le faire participer à une ronde gamine.

Graine d'ortie fut la souris mais Guilly fit le fromage. Aussi, dix paires de petites mains s'abattirent en mitraille sur le dos recourbé du garçon qui riait, mais dans ce groupe d'enfants, on aimait si peu ce plat qu'au refrain bien connu :

« Le fromage est battu » Succéda rapidement :

- « *Guilli-Guilli !* » « *Guilli-Guilli !* »

Au lieu des paumes sur le dos, comme elles auraient du se poser, les menottes doigtées grattaient, ripaient et fripounaient sous les bras sur le cou ; Crissouillaient, tritouillaient les mollets, les genoux ; mais surtout papilliottaient la peau partout, partout.

Le jeune adolescent fit alors une crise de nerf, et en se redressant, il imita l'hélicoptère.

De ses pales paumées, il baffait à tue-tête les enfants qui giclaient. Hélas, sa main incontrôlée qui faisait résonner les « Bang ! » commit le plus grand crime qui soit dans ce genre de maison ; un crime pour ainsi dire de lèse-majesté, il gifla l'éducatrice.

Le monde à cet instant s'arrêta de tourner. Aussi, pour le remettre en route, on infligea à Guilly, la plus grande punition qui soit car il fut condamner à devoir s'excuser.

Jamais de sa courte vie, il n'avait eu pire gage, et il était bien incapable de le satisfaire.

Lorsqu'il essaya de les dire, les mots ne voulant pas sortir, envoyèrent à leur place des litres de salives.

La bave dégoulinant sur le sol carrelé de la salle de jeux se mit à caresser les chevilles des enfants. Chatouillés par l'écume blanche, ils se mirent à rire ; et ils rirent tellement qu'ils en vinrent à pleurer.

Les larmes inondèrent la salle, puis le centre en entier. Guilly se dévoua alors, pour de son corps servir de barque et emmena tous les enfants au-delà du danger ;

mais après de nombreux voyages, épuisée par l'effort, la barque chavira. Tous les gamins étaient sauvés mais le bateau avait coulé.

On ferma l'institution et les enfants furent libérés, tandis que pour sa part, Guilly alla au ciel où il rencontra Dieu. L'homme que l'on dit éternel demanda au garçon héros, pour le récompenser :

- « *Quelle est ton plus grand vœu ?* »

Guilly lui répondit avec une grande simplicité :

- « *Mon père, vous qui êtes aux cieux, laissez-moi donc vous chatouiller !* »

Dieu était étonné mais accepta cette demande insolite en disant gentiment :

- « *Mon enfant. Fais comme tu le désires !* »

Guilly ne grattait pas, ne ripait pas, n'écorchait pas ; il ne triturerait pas, ne craquelait pas, ne crissaillait pas... Les chatouilles de Guilly étaient tout simplement divins. Il fit tant rire le grand Père que celui-ci envoya une ordonnance au pape lui commandant expressément de le béatifier. Depuis, Guilly n'existe plus. C'est Saint-Guilly qu'il faut appeler le désormais saint patron de tous les petits garçons qui dorment en pension. Chaque soir, les genoux sur le sol et les coudes sur le lit, ils prient fort Saint-Guilly de venir les libérer, puis, en guise d'« Amen » Ils éclatent de rire, comme si on les chatouillait